

FÉLICIEN MARCEAU

de l'Académie française

CASANOVA

ou

L'ANTI-DON JUAN

Nouvelle édition

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1985.*

Il y a diverses éditions des *Mémoires* de Casanova. Les citations ici reprises sont faites d'après l'édition de la Bibliothèque de la Pléiade, en trois volumes, les chiffres romains indiquant le tome, les chiffres arabes la page.

La postérité est chaste. Mieux, c'est une hypocrite qui n'aime que les sermons dont il est possible de ne rien prendre pour soi, dont aucune des phrases ne recèle un de ces poisons qui font chanceler et douter d'elles-mêmes les consciences les plus assurées. Si dévergondée que soit une génération, le respect des morts, l'infatuation, une hypocrisie posthume lui défendent d'imaginer que ses grands-parents aient pu l'être autant qu'elle. Aussi la postérité n'appelle-t-elle classiques que les œuvres démunies de piquants et dont la virulence s'est atténuée. *Polyeucte* est classique, dit-on, parce que sa vérité est éternelle. Cela permet d'oublier qu'elle est aussi actuelle, l'un n'excluant pas l'autre et l'éternité n'étant, après tout, qu'une actualité qui dure. Le romancier parfois s'étonne qu'on le traite avec rigueur, qu'on blâme ses sujets, qu'on se détourne avec horreur de ses personnages. Certes, se dit-il, mon héros ne vaut pas cher. Il vit un peu aux crochets d'une femme. Mais Rastignac fait-il autre chose ? Et Rubempré qui hérite d'une courtisane ? Et Vautrin qui, devant le cadavre de Lucien, tient des propos bien singuliers ? Certes. Mais les héros de Balzac nous sont dépeints sur un ton qui n'est plus tout à

fait le nôtre. Leur langage est différent. Dès lors, on oublie de leur appliquer les qualificatifs qui conviennent. On oublie de les traduire en langage moderne. C'est ce qui fait du *Père Goriot* déjà une œuvre classique et qu'on met entre toutes les mains. En fait, l'œuvre d'art, pour beaucoup de lecteurs, devient classique lorsque, la lisant, ils n'ont plus l'impression que sa vérité les concerne et que les héros en pourraient être eux-mêmes, leurs fils, leurs voisins.

Paradoxe ? Comment expliquer autrement que *Ruy Blas* soit déjà dans les anthologies où ne figurent encore ni *Les Liaisons dangereuses*, ni *Manon Lescaut*, ni *Les Dames galantes* ? Quelle autre raison trouver ? Le style peut-être ? Mais le style de l'abbé Prévost est plus proche de Racine que celui de *Hernani*. Le sujet ? Celui de *Phèdre* est bien trouble et cependant la pièce règne, incontestée, sur toutes les universités, sur les lycées, dans tous les manuels. Non, le classicisme d'une œuvre réside pour une bonne part dans le dépaysement qu'elle donne. Le classicisme, c'est un certain exotisme. Exotisme soit de l'intrigue, soit des mobiles, soit du ton. L'intrigue de *Ruy Blas* est inconcevable de nos jours, les scrupules de *Phèdre* incompréhensibles, le ton de *René* inattendu. Parfait, voilà trois ouvrages classiques. La pièce de Racine est classique dans la mesure où une belle-mère de nos jours peut l'entendre sans rougir, dans la mesure où un beau-fils innocent peut la voir représentée sans concevoir de coupables pensées. De même, celui qu'effarouche encore la *Manon Lescaut* de Prévost ne sourcille plus aux roulades de celles de Puccini ou de Massenet. Il s'agit de la même Manon cependant, mais, à l'Opéra, son chant est déjà une traduction qui enlève à sa parole son pouvoir d'allusion, son pouvoir d'accusation. Car, comme on dit d'une femme

qu'elle accuse son âge, ainsi l'œuvre d'art accuse son temps. Elle est la mauvaise conscience d'un siècle. Elle ne devient classique que lorsque le siècle ne se sent plus visé, lorsque le rapport entre elle et la conscience du lecteur est rompu, lorsque son reproche n'est plus perceptible, lorsque la part d'allusion est supprimée. Ce n'est pas le cas pour *Les Liaisons dangereuses*. Valmont, malgré les deux cents ans qu'il aurait aujourd'hui, garde toute sa virulence, tout son mordant. Sa perruque, son jabot, ses manières n'ont pas le même pouvoir de déguisement que les oripeaux, la couronne, les alexandrins de la femme de Thésée. Il est présent parmi nous. Un rien le suscite. Il reste « exemplaire ». Qu'il soit proscrit !

Ce qui est vrai pour *Les Liaisons dangereuses* l'est à plus forte raison pour les *Mémoires* de Jacques Casanova dit de Seingalt. Dans son cas joue, en outre, de la part du lecteur, un effarouchement qui, pour une fois, n'est pas sans raison. Le plus averti ne lit pas les *Mémoires* du Vénitien sans avoir parfois — plus rarement qu'on le dit — un sursaut. Ses aventures n'offrent cependant rien de si particulier. Le gênant, c'est plutôt la complaisance avec laquelle il les rapporte et s'y attarde. On a l'impression que, les racontant, il les revit sous nos yeux. Personne de moins détaché de son récit. « En me rappelant les plaisirs que j'ai eus, écrit-il dans sa préface, je les renouvelle, j'en jouis une seconde fois » (I, 4). Et il y revient à diverses reprises. Il parle des délices du souvenir (I, 574) et du plaisir qu'il trouve à se rappeler des instants heureux (I, 755). Maintenant encore, répète-t-il plus loin, « maintenant encore que la main cruelle du temps a imposé sur moi les stigmates de la vieillesse, je n'y pense point sans volupté » (II, 691).

Il ne faut pas oublier que lorsqu'il rédige ses *Mémoires*,

Casanova n'est plus le brillant aventurier qu'il décrit. Recueilli au château de Dux, il y coule une vieillesse paisible sans doute mais effacée, querellé par le maître d'hôtel, peut-être moqué par les servantes. Il ne reste rien de Casanova-le-Grand, Casanova-le-Généreux, qui faisait tomber les femmes et les sequins. On comprend qu'il ait cherché à le ressusciter, on comprend même qu'il se soit attardé aux signes les plus ravissants de sa puissance : les femmes. Il n'empêche, il y a aussi dans ses récits quelque chose du vieillard qui s'excite sur une vieille photographie, sur un bout de linon, sur un souvenir. C'est le châtiment de ceux qui, leur vie durant, leur œuvre écrivant, ont trop pensé aux sublimes bagatelles du corps. Cela finit par imprégner leurs phrases d'une odeur particulière qui attire les mouches, les mauvais lecteurs, les éditeurs à couverture illustrée. C'est ce qui s'est produit aussi pour *Manon Lescaut*. L'honnête Gide, au moment de ranger l'ouvrage de l'abbé Prévost parmi les dix meilleurs romans français, s'arrête, hésite. Il y a ses lecteurs, dit-il sur un ton réticent. C'est vrai mais tant pis. Ce ne sont pas les lecteurs qui font un livre et il serait trop bête d'en rejeter un parce que, le lisant, on se trouve parfois en mauvaise compagnie.

Grâce des Mémoires

« Voici un homme... qui publie dix volumes d'études historiques, artistiques, politiques, dix-sept volumes de poésies et de romans... et tout ce bagage qui atteste un esprit nullement vulgaire ne saurait le défendre de sombrer dans l'insondable oubli... Mais vingt ans après sa mort paraissent ses *Mémoires* et du jour au lendemain il connaît une notoriété dès lors tenace. »

Ce fragment de l'avant-propos de Pierre Josserand à une récente édition des *Mémoires* du comte Horace de Viel-Castel convient également à Casanova. Lui aussi, il a publié divers ouvrages. Aucun n'aurait porté son nom jusqu'à nous si, au soir de sa vie, enterré dans sa bibliothèque de Dux, il n'avait, pour tuer l'ennui, écrit ses *Mémoires*. C'est qu'il y a dans les Mémoires une grâce particulière à laquelle n'atteignent que rarement les autres ouvrages de l'esprit. Les Mémoires, au fond, sont les romans de ceux qui, avant de les écrire, ont pris la précaution de les vivre. D'où, fréquemment, une vérité, une simplicité, un naturel auxquels, dans le roman, il faut être Balzac ou Stendhal pour prétendre. Point de roman sans une intrusion du démon ou, pour parler plus simplement, sans une vocation bien précise dans

le chef de l'auteur, vocation impérieuse, irremplaçable. Balzac ne pouvait être que Balzac. Casanova, au contraire, a réussi — eût pu réussir — dans dix autres branches. Abbé ou négociant, maquereau ou journaliste, tenancier de tripot ou diplomate, autant de directions ouvertes à son esprit agile. Balzac n'a pas écrit de Mémoires. C'est qu'il n'y a pas de Mémoires sans quelque chose à raconter. Or, que lui reste-t-il à raconter qu'il n'ait déjà versé dans ses romans ? Sans doute a-t-il connu des banquiers curieux, mais il en a tiré Nucingen ; des jeunes filles pas banales, mais il s'en est servi pour Modeste Mignon. Il a fréquenté le monde du journalisme, mais il l'a dépeint dans *Illusions perdues*. Enlevons de Balzac cette part de lui-même qu'il a mise dans ses personnages et que lui reste-t-il ?

Le romancier fait flèche de tout bois. Il se déchire, se démantèle et, de chacun de ses débris, fait un personnage. Il est dévoré par son œuvre, dévoré par les Hulot, les Rubempré, les Marneffe qui, existant à sa place, lui soutirent toutes ses ressources vitales et le réduisent à une véritable inhibition. Inhibition du romancier à laquelle répond l'exhibition du mémorialiste. L'un diminue son existence en la communiquant à des personnages, l'autre l'augmente en la racontant. L'un s'efface, l'autre s'affirme. L'un invente, l'autre raconte. Le mérite de l'un fait la disgrâce de l'autre.

Casanova, il est vrai, ne passe pas pour le plus scrupuleux des mémorialistes. On le soupçonne d'avoir exagéré ou même inventé quelques-unes de ses aventures. C'est fort possible. Mais le point de départ reste vrai. Qu'importent dès lors quelques fioritures ? Casanova n'est pas un de ces personnages historiques dont la moindre démarche a son poids. Que dans telle ville, il n'ait séduit que la femme d'un

scribe et non, comme il l'assure, celle du bourgmestre, c'est un détail. Même inventée — surtout inventée — l'anecdote respecte certainement la vraisemblance, la couleur locale, les mœurs du temps. Elle offre dès lors autant d'intérêt qu'une autre dont l'authenticité serait prouvée. Que faut-il au mémorialiste ? Avoir vu et savoir raconter. Casanova réunit les deux conditions. Son récit est vif, alerte. Et il a beaucoup vu, il a traîné partout et dans tous les milieux, frayant avec les rois comme avec les grues, courant les tripots comme les antichambres, fêté ici, expulsé de là, dupant, dupé, philanthrope à Varsovie, escroc à Marseille, décontenancé par rien — et toujours gesticulant. Et il raconte à travers tout, mentant peut-être un peu, inventant parfois mais se révélant autant par ses mensonges que par la vérité. Témoignage précieux à la fois sur un homme et sur un siècle. Témoignage d'autant plus précieux qu'il porte précisément sur des milieux frelatés, peu fertiles en mémorialistes. Dans *Les Origines de la France contemporaine*, Taine nous donne un brillant tableau du siècle. Mais c'est un tableau honnête. Il nous dit combien de domestiques avait le comte d'Artois, non comment on les pouvait corrompre. Il nous décrit les écuries du roi, non les tripots ; les théâtres, non les loges des actrices. Casanova, lui, nous y mène. Sans lui, peut-être ne saurions-nous pas comment était entre 1740 et 1760 un musico hollandais, ni comment on séduisait une fille (pour autant que cela ait changé). Témoignage précieux sur cette classe si caractéristique du XVIII^e siècle, classe d'intermédiaires, d'abbés, de beaux esprits, de charlatans ; vivant d'une pension, d'une sinécure, de l'hospitalité des grands, les amusant, les dupant, faisant leurs comptes, écrivant leurs lettres, promenant leurs chiens, toujours à rire, à

s'affairer, à colporter un bon mot. Casanova est un des représentants de cette classe. Certes, il peut se réclamer aussi de quelques amis plus relevés mais, parmi tous ceux qu'on voit défiler au long de ses Mémoires, il en est trois ou quatre qui reviennent plus fréquemment : Croce, Thérèse Imer, la Corticelli ; un tricheur, une actrice, une grue. Il vaut mieux qu'eux. Il est plus intelligent, plus cultivé, moins fripon. Tel est pourtant son monde véritable et sur lequel son témoignage est irremplaçable.

1725-1739
Le petit âge

Casanova naît à Venise, le 2 avril 1725, d'un père danseur et comédien, d'une mère qui devint comédienne à son tour et d'un grand-père cordonnier que la mésalliance de sa fille fit mourir de dépit.

Il était l'aîné de six enfants, trois garçons et deux filles, dont l'une meurt en bas âge. Vie de famille : néant. Le père mort, la mère part pour Dresde où elle a un engagement. Casanova est confié à sa grand-mère. Il souffre de saignements de nez mais il n'est pas bête. A neuf ans, il découvre pour son propre compte que la terre tourne autour du soleil. On l'envoie à Padoue, en pension chez un abbé Gozzi lequel, encore qu'il aimât « un bon lit, la chopine et la gaieté en famille » (I, 29), était, dit Casanova, fort bigot. Grâce à son enseignement cependant, notre jeune homme, dès sa onzième année, trousse fort proprement un pentamètre latin des plus scabreux. Il n'a pas seize ans qu'il rédige déjà une thèse de droit civil et une autre de droit canon. D'emblée, nous voilà loin de nos jeunes contemporains.

Ce Gozzi avait une sœur « rieuse de premier ordre » (I, 44) et qui jette dans le cœur du jeune Casanova les premières étincelles d'une passion qui, « par la suite, dit-il, devint ma

passion dominante » (I, 29). Quelle passion ? Le bavardage sans doute. Il adresse à la jeune personne des discours dont le résumé prend deux pages. Elle lui répond aussi posément. Où trouver le temps de cueillir « une fleur que le sort, aidé du préjugé, réservait à l'hymen » (I, 56) ?

FÉLICIEN MARCEAU

Casanova
ou
L'anti-Don Juan

En avant-garde de son livre *Une insolente liberté* où est relatée, dans le détail, la vie de Casanova, Félicien Marceau nous donne ici, avec sa vivacité coutumière, un portrait haut en couleur du célèbre aventurier. Signalement d'un homme, d'un caractère, d'un tempérament, d'un personnage enfin qui, loin d'être une deuxième mouture de Don Juan, comme on l'a beaucoup dit, en est exactement le contraire, tous les deux, certes, obsédés par les femmes, mais l'un en prédateur, l'autre en jouisseur, l'un dans la cruauté du combat, l'autre dans la bonne humeur du plaisir.

nrf



9 782070 704354



85-V

A70435

ISBN 2-07-070435-1

70 FF tc